

Jo Yoshida sans frontières

Jô Yoshida nous a quittés, laissant derrière lui le souvenir d'un homme exquis et d'un grand critique. Il m'a été donné de connaître l'un et l'autre, et je voudrais évoquer ce double aspect de sa personnalité. Il a accepté, en 1999, de collaborer au Dictionnaire Marcel Proust, publié sous ma direction et celle de Brian G Rogers aux éditions Champion, couronné par le prix de Critique littéraire décerné par l'Académie française en 2005. Il aurait été heureux de cette récompense, lui qui a l'honneur de sa double compétence dans le domaine de ses recherches sur Proust : la maladie – à laquelle ses propres difficultés l'avaient rendu sensible – et l'art. Le Dictionnaire garde ainsi le reflet de son savoir. Sa perspicacité s'est exercée dans ses articles sur la douleur physique et psychique qui a été celle de Proust. Grand connaisseur du milieu médical fréquenté par cet écrivain, Jô Yoshida l'a fait revivre dans ces pages, tout comme dans son article « Proust et la maladie nerveuse » pour la *Revue des Lettres modernes*, « Marcel Proust I », 1992, *Actes* d'un colloque auquel il avait participé avec enthousiasme.

Sa contribution au Dictionnaire a porté tout particulièrement sur la névrose, à laquelle il a consacré un bel article, qui fait appel, avec d'autres, à l'histoire de la médecine, à la biographie, à l'analyse des personnages, à l'étude des prédispositions du narrateur d'*A la recherche du temps perdu*. L'article sur le docteur Sollier, l'un des neurologues les plus représentatifs de l'époque de Proust et chez qui celui-ci a cherché refuge après la mort de sa mère, montre à quel point la névrose et les cadres du futur roman ont partie liée ; l'auteur en donne la preuve par une citation du Carnet I : « Sifflet des trains décrivant la campagne près de Falaise au clair de lune, dans la nuit froide, à Illiers, Versailles, Saint-Germain, Sollier ». A cette affection psychique se rattache une kyrielle de souffrances en tous genres, dont l'article « maladie » dresse le répertoire (asthme, nervosité, indigestion, maux oculaires, crises cardiaques, aphasie). L'article explore les conséquences, qui contribuent à la constitution de la personnalité de Proust : si la maladie est à l'occasion un alibi, qui permet à l'écrivain de se consacrer à son art, elle est avant-tout le signe du génie et de la productivité intellectuelle. L'angoisse, l'amour, thèmes majeurs d'*A la recherche*, ont été de grandes constantes dans la vie de l'écrivain. La maladie n'est pas tout, et la danse doit elle aussi sa place dans le Dictionnaire aux articles sur les

« Ballets russes », dont Proust a été un fervent spectateur. On voit ici se manifester l'érudition qui caractérise notre regretté ami : il détaille les diverses chorégraphies et s'attache aux danseurs, aux costumes, aux décors. Le lecteur est ainsi conduit à prendre la mesure de l'intérêt porté par l'écrivain au renouvellement des spectacles et à l'avant-gardisme.

On peut considérer le *Dictionnaire Marcel Proust* comme le testament en forme de synthèse de Jô Yoshida, qui y a résumé une partie de sa recherche. Il avait toutefois des projets : parmi eux un livre destiné à la collection « Recherches proustiennes », dont je suis responsable avec Brian G Rogers, aux éditions Champion. Il se serait intitulé « Proust contre Ruskin : une étude génétique », discipline à laquelle Jô Yoshida a consacré une grande partie de ses forces.

Ces tristes considérations nous ramènent à la personnalité de notre ami, inséparable de sa dimension scientifique. Elles se sont manifestées l'une et l'autre lors du colloque « Proust sans frontières », qu'il avait organisé avec Kazuyoshi Yoshikawa. Cette grande manifestation laissera une trace dans la publication de ses *Actes dans la Revue des Lettres modernes*, sous la forme d'un hommage à sa mémoire. La tenue intellectuelle de ce colloque s'y manifesterait à nouveau. Celle des communications a été servie par une organisation magistrale, et les multiples agréments qui les ont entourés se graveront dans la mémoire des participants. Ceux qui venaient de l'étranger, et dont je faisais partie, ont bénéficié d'une hospitalité sans faille. Que dire de l'accueil dont nous avons été l'objet et qui prend rétrospectivement une valeur émouvante ? conviés dès notre arrivée à une promenade jusqu'au Pavillon d'argent que notre ami aimait particulièrement, nous avons vu, au terme de cette excursion et avant le dîner de fête qui allait suivre, s'éclipser Jô pour quelques heures à l'hôpital où il lui fallait recevoir les soins appropriés à sa maladie. Il n'en a pas moins courageusement veillé à notre installation avec le sourire que nous lui avons tous connu. Tout au long du colloque, il nous a prodigué sa gentillesse, nous invitant à découvrir le Japon sous ses aspects culinaires et culturels, nous dépêchant d'aimables collègues qui nous faisaient, à nous Français, visiter sites et musées.

J'ai répondu modestement à cette hospitalité en recevant à mon tour notre ami Jô, à mon domicile, à l'occasion de l'un de ses séjours à Paris. Je n'oublierai

pas son arrivée les bras chargés de roses, ni sa joie lors de ses découvertes dans l'appartement, comme celle d'un tableau de Madeleine Lemaire qu'il a photographié en souvenir de ses hôtes et des amis japonais qui l'accompagnaient. C'est ainsi que nous nous remémorons visuellement sa convivialité et son sourire qui, fixé sur le cliché, ne s'éteindra pas.

Annick BOUILLAGUET

Professeur émérite à l'université de Marne-la-Vallée